

Nathalie Stephens est étudiante au Collège Glendon de l'Université York où elle poursuit un diplôme en littérature comparée et en études du «Tiers Monde» dont la littérature féminine guadeloupéenne et martiniquaise font le sujet de ses recherches personnelles.

Ses poèmes en prose révèlent sa passion pour l'écrire, une nostalgie profonde pour un monde plus simple, plus pur ... plus humain.



Les idées, tels les bâtiments s'accrochant au ciel envahissent les champs où jadis je laissais l'empreinte de mes pieds, semais les graines de mes pleurs, ma joie exprimais; y laissais mon enfance, innocence entravée, souvenirs assassinés, s'agglomèrent dans mon esprit étouffent ma pensée aujourd'hui ravagée par le temps.

Al'époque le même cri qu'aujourd'hui te scie le crâne en deux montait en ton coeur souffrant en silence l'isolement voilé par tes yeux.

Tant d'histoires racontées, de larmes versées, de rires éclatés — tous enterrés. Non, le vent ne les aura pas balayés, le soleil incrustés, la pluie dispersés, ni la terre digérés, mais le monstre que tu connais, familière atrocité, les aura dévorés. A peine la tête levée, derrière tes pieds le grincement des roues te chassait déjà, broyant ta jeunesse à la terre mélangée, t'écorchant le souffle dans un déchargement de ciment.

Les valises debout sur le palier, d'un dernier regard je humais le paysage accablé. Sur l'horizon s'était élevé le bras d'une grue sinistre qui de ses griffes métalliques visait les entrailles désarmées de cette terre captive. Les pleurs déjà t'habitaient, se confondaient aux cris du sol sous les marteau-piqueurs et l'armée d'entrepreneurs aciérés.

Creuse creuse dans ton corps l'abîme invisible.

Arrache arrache à la terre castrée son dernier souffle arc-bouté.

Te voilà arrivée au présent, spectre d'un autre temps, dressée dans l'ombre noire d'un champ inexistant. Ton esprit se heurte contre ces murs métalliques qui grimpent en blasphème contre le ciel. Masses impies par la main des hommes construites mais dont toute trace humaine est anéantie.



*P*as de fer creusent un chemin indélébile dans le tréfonds de l'âme moderne, dénudée, manipulée, effacée. Les quelques survivants pleurent: larmes chaudes, larmes de sang, sanglots sanglants.

Personne n'entend.

Dans le néant on sème les graines de l'avenir dans les tranchées d'une pensée ancienne, murs noirs de haine ensevelie dans le subconscient inconscient de cette race anéantie.

Battements de coeur s'écrasent derrière le bombardement d'idées creusant dans ton esprit trous noirs d'oubli. Coule de ton cerveau pus jaune-vert gluant, atroce maladie. Et tu es pris dans les chaînes que tu accueilles souriant derrière ta nouvelle pensée collective, le cerveau propre, lavé, délavé, entravé.

Je sais maintenant pourquoi j'étais partie, le brouillard gris des temps s'étant infiltré dans mon esprit alourdi par le poids de l'ennui, le vent ne soulevant plus que la poussière d'un air rassi étouffant les derniers rayons sous un nuage éternellement gris, où la seule lumière se jette d'un lampadaire se mourant sur le ciment dans un cri étouffé par la nuit.